

LES GLACIERS
DE
LA MALADETTA

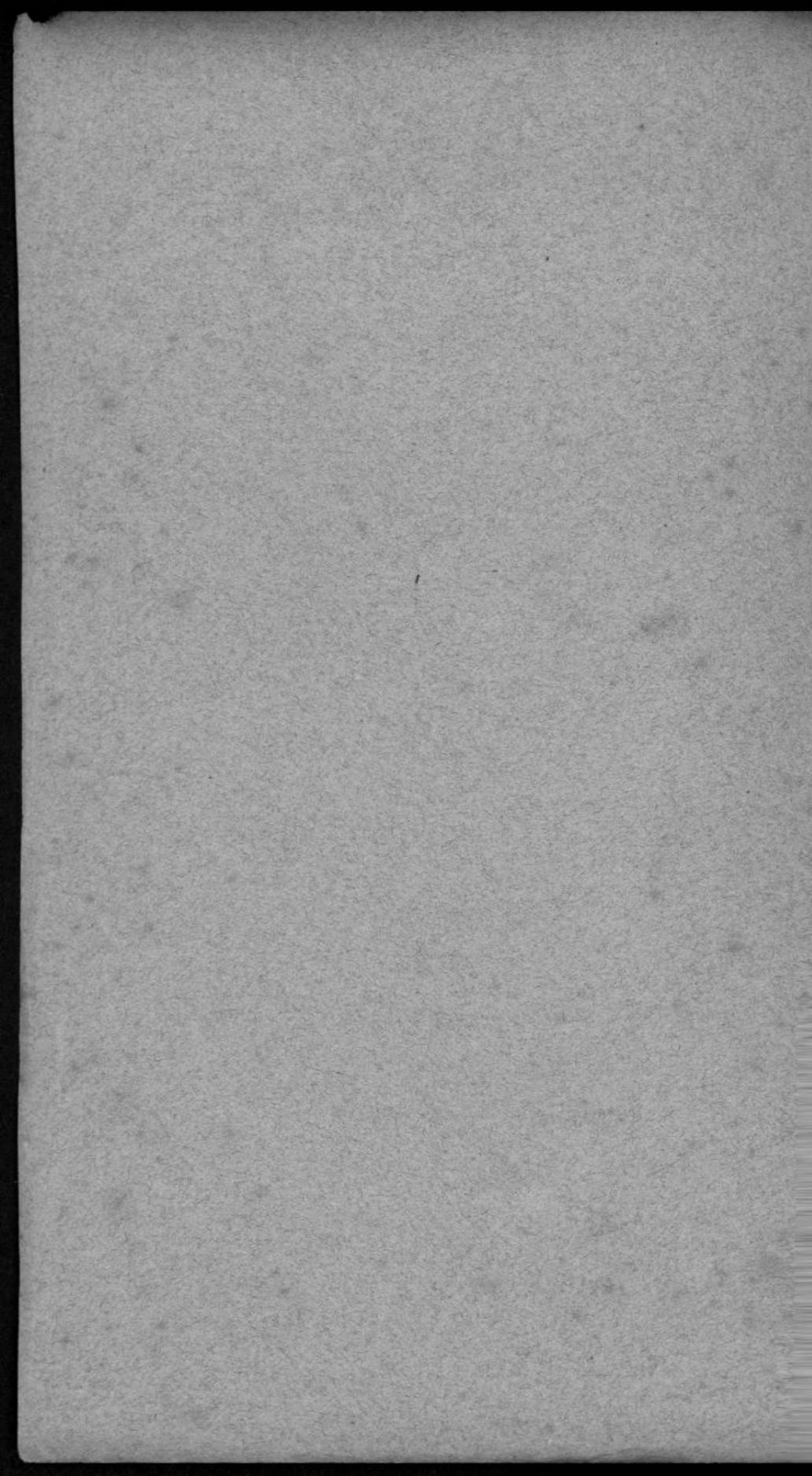
ET
LE PIC DES POSETS

PAR
M. EUGÈNE TRUTAT

Conservateur du Musée d'histoire naturelle de Toulouse.

TOULOUSE
IMPRIMERIE PAUL PRIVAT, RUE TRIPIÈRE, 9

—
1876



Resp Pj fl B 422-2

LES GLACIERS
DE
LA MALADETTA
ET
LE PIC DES POSETS



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

LES GLACIERS

DE

LA MALADETTA

ET

LE PIC DES POSETS

PAR

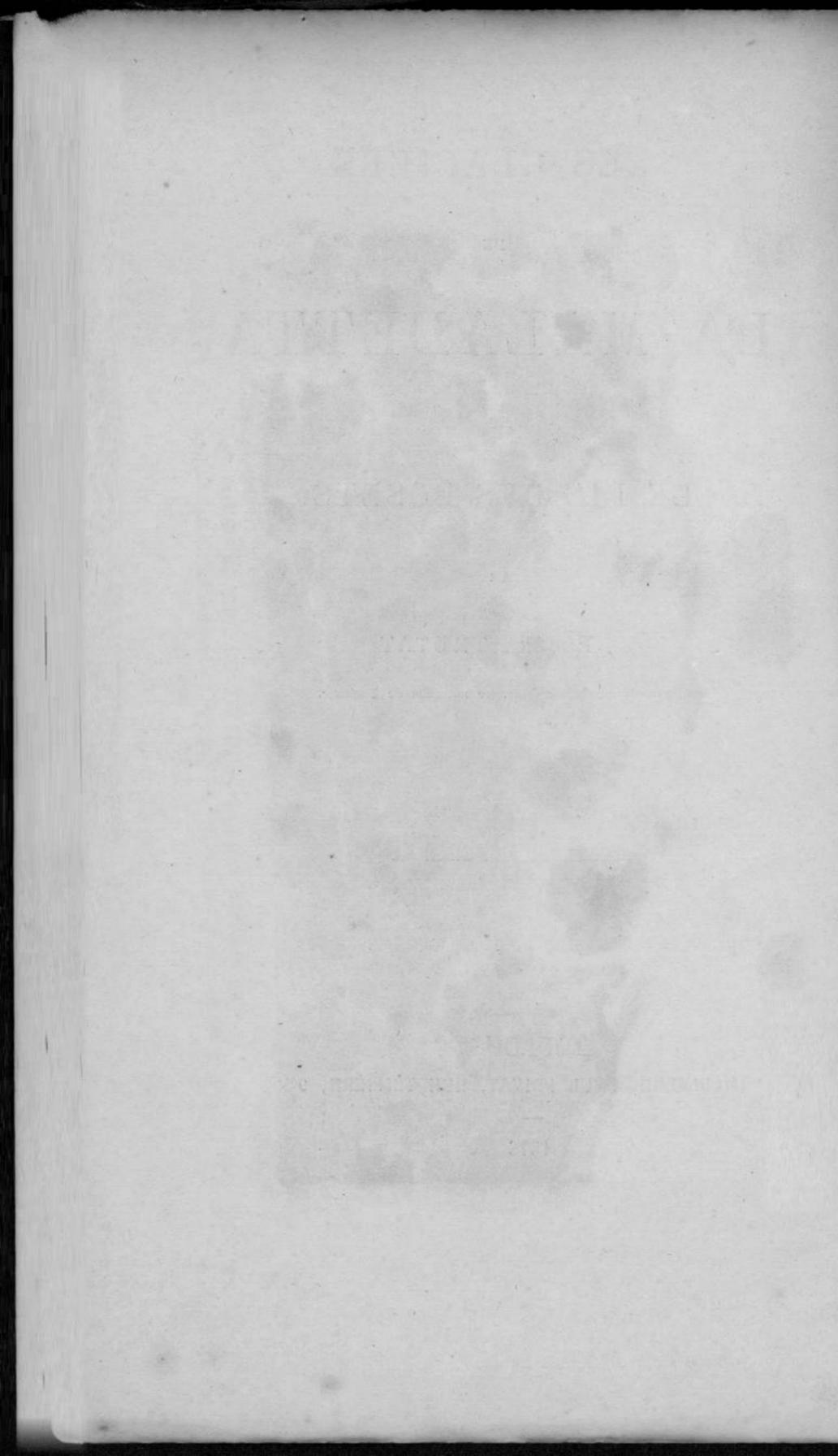
M. EUGÈNE TRUTAT

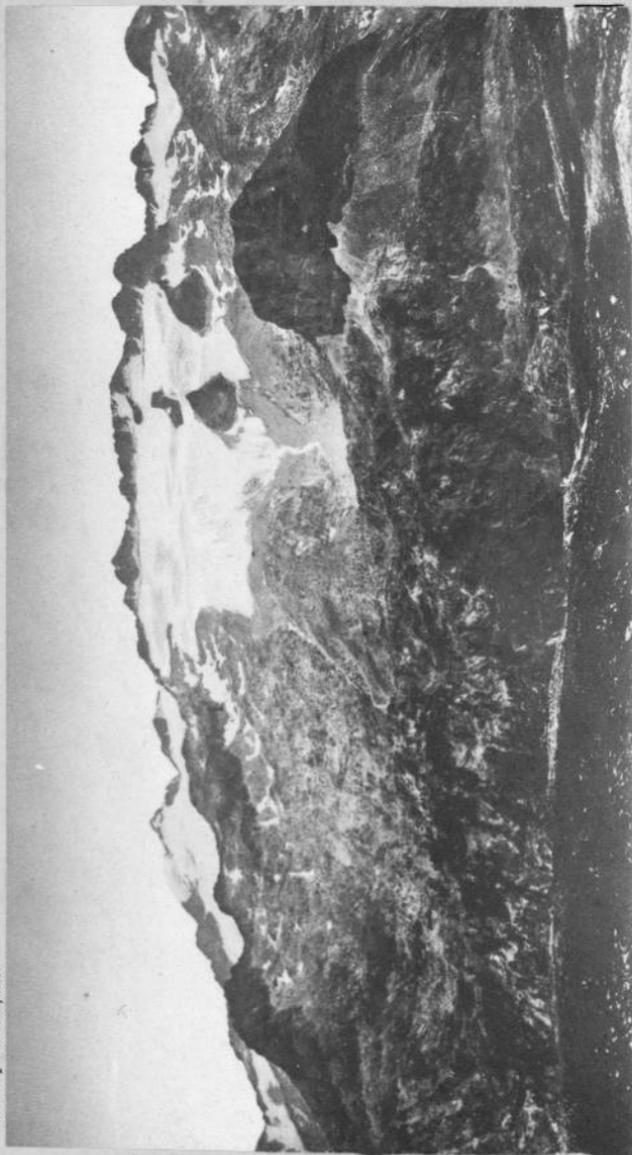
Conservateur du Musée d'histoire naturelle de Toulouse.

TOULOUSE

IMPRIMERIE PAUL PRIVAT, RUE TRIPIÈRE, 9

—
1876





E. T. phot.

Photolithographie A. Quinac, à Toulouse.

MASSIF DES MONTS-MAUDITS VU DU PORT DE VÉNASQUE

1. Pic de la Renclose. — 2. Pic de Néthou. — 3. Pic du Milieu. — 4. Pic de la Maladetta. — 5. Pic d'Albe.
6. Pic de Paderne.

1897

1897

1897

1897

COURSES ET ASCENSIONS

LES GLACIERS DE LA MALADETTA

ET LE PIC DES POSETS.

Dans une rapide esquisse sur les Pyrénées¹ j'ai déjà signalé l'intérêt tout particulier que présentent les massifs isolés du versant Sud : la Maladetta, les Posets et le Mont-Perdu. Par leur position en avant de la chaîne, par leur élévation considérable (3,404 mètr. au Néthou, 3,367 mètr. aux Posets et 3,352 mètr. au Mont-Perdu) ces trois stations doivent être regardées comme d'excellents observatoires où le touriste peut se rendre un compte exact de la physiologie du revers espagnol de nos montagnes. J'ajouterai, tout en avouant que je sacrifie peut-être un peu à mon sujet favori, que c'est là qu'il faut aller chercher les glaciers les plus importants de toute la chaîne, et que c'est là surtout qu'ils revêtent les caractères propres à nos régions méridionales.

A plusieurs reprises j'avais exploré déjà le massif de la Maladetta : il y a treize ans je faisais ma première ascension au Néthou², et je revenais les années suivantes, aux Barrans, à la Pique Fourcanade, ou, passant sur le côté Sud, je parcourais, en compagnie du général de Nansouty,

¹ Voy. *Revue scientifique*, 2^e série, 4^e année, n^o 4, 25 juillet 1874. — *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Toulouse*, t. VIII, p. 379.

² Voy. le *Midi illustré*, n^{os} 2 et 3, janvier 1863.

la curieuse région de Malibierne ; à ma dernière course enfin (4 septembre 1873) j'installais une rangée de piquets sur le glacier de la Maladetta, entre l'arête de la Pique blanche et l'îlot granitique que j'ai baptisé Dent de la Maladetta.

L'année suivante de douloureuses circonstances ne m'avaient pas permis d'aller vérifier la marche de mes piquets ; j'avais donc un sérieux motif de retourner cette année dans mes montagnes favorites.

En outre j'avais été depuis longtemps frappé de l'aspect des glaciers des Posets, que je les visse du Néthou, du pic de Malibierne, de Sauvegarde ou du Quairat, et jusqu'à présent de malencontreuses difficultés étaient venues faire échouer mes projets d'excursion de ce côté.

J'étais donc fermement résolu à voir à la fois, cet été, les glaciers de la Maladetta et la cime des Posets, et de saisir au plus vite le premier moment de répit que me laisseraient les pluies diluviennes de l'année. J'avais enrôlé sans peine un de mes excellents amis et camarades de courses, M. Maurice Gourdon : habitant Luchon depuis plusieurs années, il était à même, mieux que personne, de prévoir l'arrivée du beau temps ; aussi était-il chargé de donner par le télégraphe le signal du départ, et de s'assurer à l'avance du concours du vieux Mitchot, le guide renommé de Luchon ; car sans lui il me semblait peu sage d'entreprendre cette tournée.

Deux jeunes Toulousains m'avaient demandé de se joindre à nous : l'un, M. Félix Regnault, grand coureur de montagnes et fort habile aux choses du bivouac ; l'autre, M. Charles Fabre, photographe amateur des plus habiles ; tous deux mes collègues du Club Alpin Français et de la Société d'histoire naturelle de Toulouse.

Le 26 août, la dépêche attendue nous arriva ; le surlendemain nous étions tous réunis à Luchon et notre caravane complètement organisée.

Nous prenons avec nous :

Firmin Barrau, excellent porteur ; il a souvent accompagné son frère, le guide Pierre Barrau, dans les régions que nous allons explorer ; tout récemment il suivait M. H. Russell dans son ascension aux Posets par l'Ouest ;

Firmin Redonnet, dit Coco, aux solides épaules et au joyeux caractère : il s'est donné la spécialité de guider les photographes, et pourra nous être utile pour la manœuvre des appareils ;

Barthélemy Courrége, aussi bon marcheur que robuste porteur : je l'ai déjà vu à l'épreuve dans les glaciers de la Maladetta ; ce sera bientôt un des meilleurs guides de Luchon. Son père, le vieux Courrége, conduira notre mulet, et Louis, le domestique de M. Gourdon, l'aidera aux bagages. Quant à Mitchot, nous prenons rendez-vous avec lui à la Rencluse, et il nous y attendra en descendant du Néthou où il doit aller après-demain.

M. Bianchi, de concert avec M. Lézat, veut bien se charger de faire à Luchon des observations barométriques pendant toute la durée de notre excursion ; je compte en effet mesurer le plus de points possible afin de compléter la carte des Monts-Maudits de M. Packe.

Le 31, le beau temps paraissant assuré, nous faisons partir dès le matin le mulet et nos guides, car nous voulons épargner à nos jambes la longue montée de l'hospice. A 11 h. nous montons tous quatre en voiture, et à 1 h. nous arrivons au poste établi à l'hospice pour surveiller la frontière.

Nous y procédons immédiatement à la répartition des bagages, car chacun de nous doit porter son sac, et, à 1 h. 30 min., nous commençons la montée du port. Un soleil ardent nous accompagne tout le temps et nous fait apprécier les avantages des départs du matin. Tout en grim pant, je fais remarquer à mes compagnons les parois rocheuses qui nous entourent ; elles sont polies et toutes

rayées par le passage des anciens glaciers. A 3 h. 30 min. nous atteignons enfin la brèche du Port (2,417 mètr.) et nous entrons sur le territoire espagnol. Mais aussitôt le temps change, de grands nuages blancs remontent la gorge de l'Esserra et viennent s'arrêter sur les cimes de la frontière : une sorte de digue aérienne les retient et les empêche de passer en France.

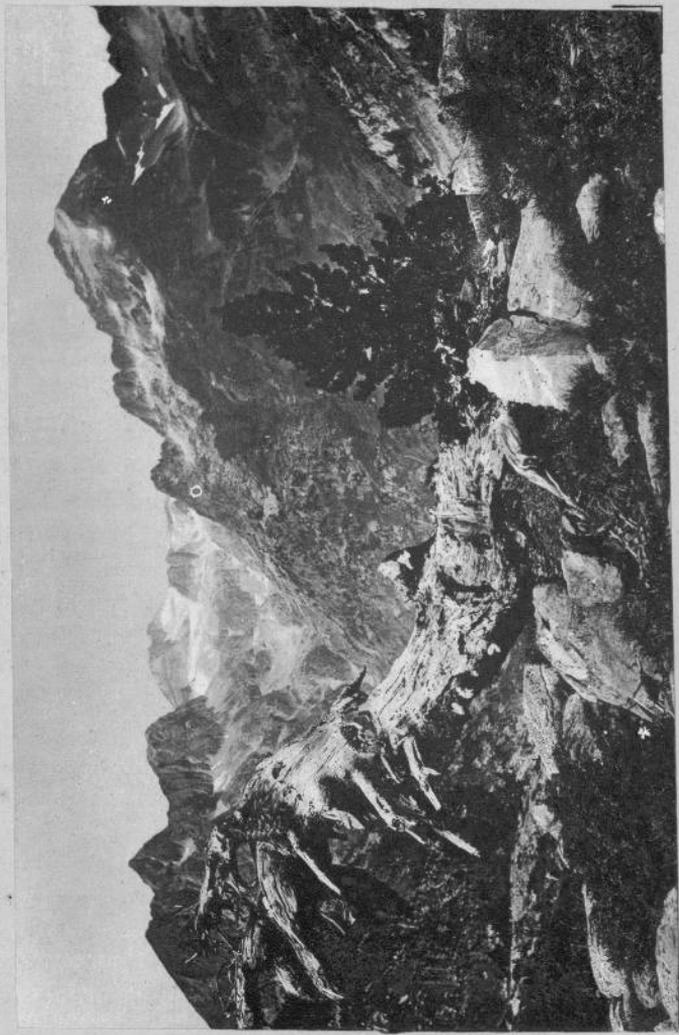
Je ne m'arrêterai pas à décrire le panorama que l'on découvre de la brèche du Port : à mon avis cette vue sur les Monts-Maudits est l'une des plus belles que l'on rencontre dans les Pyrénées, et je ne sais trop si je ne dois pas réclamer pour elle le premier rang. Cimes élevées, glaciers éblouissants, vallées profondes, tout se trouve réuni à la fois, et cela dans un espace assez restreint pour que l'œil puisse saisir dans son ensemble ce merveilleux tableau, que rien ne fait pressentir à l'arrivée au Port.

Nous profitons au plus vite des éclaircies que les nuages laissent encore pour aider M. Fabre à déployer les appareils photographiques ; et ce n'est qu'à 5 h. que nous entrons dans la cabane de Sauvegarde, où l'hôtelier Francesco nous reçoit de son mieux. Nos guides avaient pris les devants, et un grand feu nous attendait, précaution des plus agréables, car le changement de temps avait fait baisser subitement le thermomètre à 11 degrés.

Ces maudits nuages ne laissent pas pourtant que de me donner quelque inquiétude ; mais peu à peu ils cessent leur course échevelée, le vent du Nord prend le dessus, la nuit s'annonce superbe, et nous sommes bientôt complètement rassurés sur la journée du lendemain.

1^{er} Septembre.

A 5 h. nous étions sur pied : Courrége père gagnera directement la Rencluse avec le mulet, tandis que nous irons chercher un point convenable pour relever une vue pano-

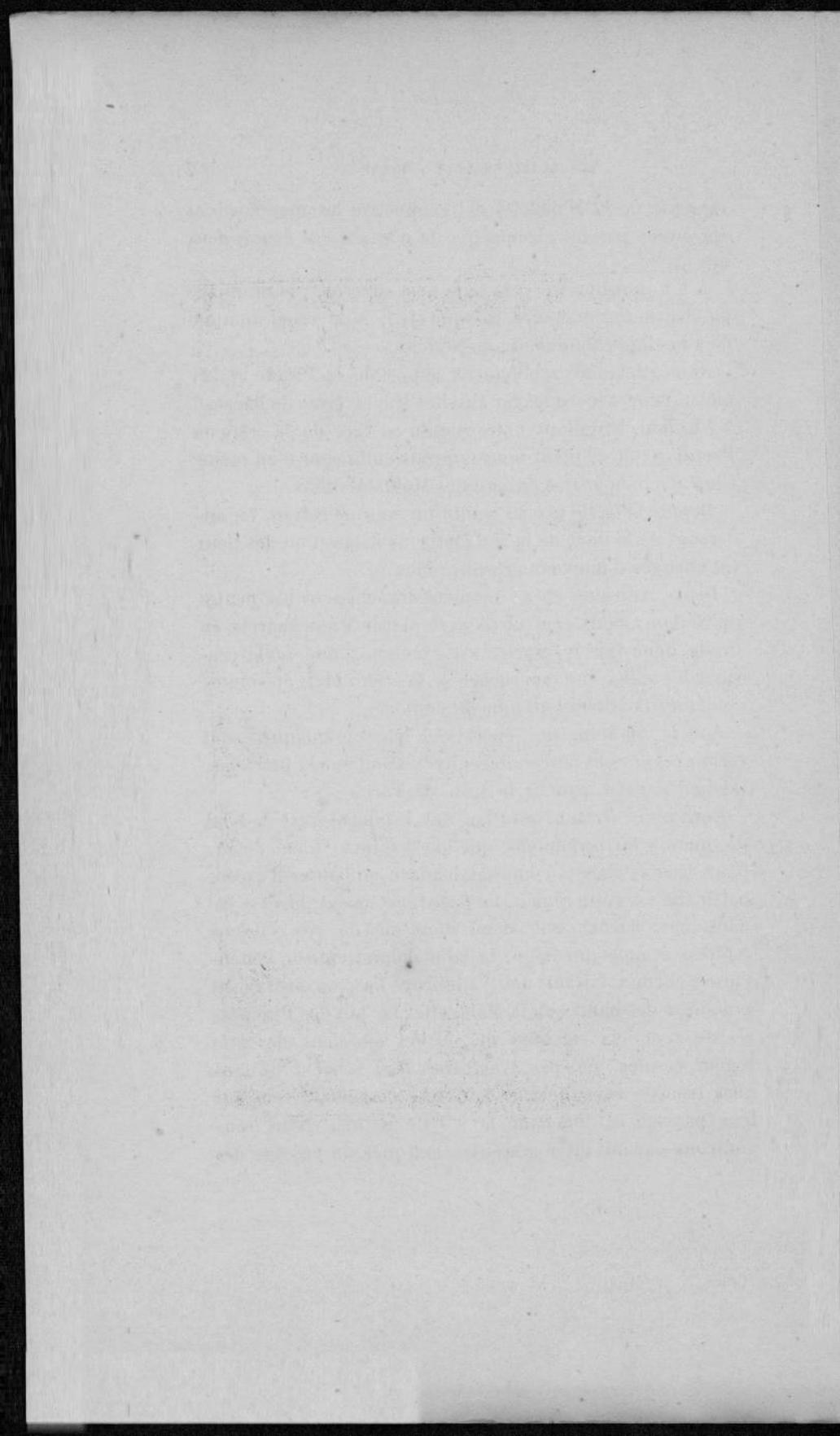


Photolithographie A. Quinsac, à Toulouse.

LE PLAN DES ÉTANGS

1. Crête de Fiteuss. — 2. Pic Posets. — 3. Pic Perdighiero.

C. F. phot.



ramique de la Maladetta et reconnaître les modifications éprouvées par les glaciers que je n'ai pas vus depuis deux ans.

A 6 h. nous partons; le temps est superbe, pas un nuage au ciel, le thermomètre marque $+ 7^{\circ}$ et le soleil illumine déjà la cime éblouissante du Néthou.

Nous atteignons rapidement le port de la Picade (2,424 mètr.), pour nous engager aussitôt sur la crête de Bargas: à 7 h. nous installons notre station en face de la crête du Portillon: de ce point nous pouvons embrasser d'un même coup d'œil la masse entière des Monts-Maudits.

Depuis 1873, le glacier a subi un énorme retrait, et, au-dessous de la Dent de la Maladetta, la disposition des lieux est changée d'une manière surprenante.

Deux caravanes en ce moment franchissent les pentes du Néthou; nous constatons avec plaisir à leur marche en droite ligne que le glacier est excellent; une seule crevasse les oblige à se rapprocher de la crête, mais en somme ce détour facilitera l'attaque du dôme.

A 9 h. 30 min. nos opérations photographiques sont terminées et nous descendons directement sur la Rencluse, laissant à notre gauche le trou de Toro.

Nous nous arrêtons au Plan des Estangs, sorte de fond de marais où serpentent quelques minces filets d'eau, pour faire la chasse à une salamandre aquatique d'espèce particulière à cette région, le *Triton pyrenaicus*; bientôt j'ai dans mes flacons une demi-douzaine de ces curieux reptiles, et nous gravissons le talus dolomitique de la Rencluse: chemin faisant, nous admirons l'aspect sauvage et grandiose des pentes de la Maladetta. Le pin des Pyrénées résiste seul aux rigueurs des hivers sibériens de cette région désolée, mais les avalanches font souvent de longues trouées au milieu de la forêt, déracinant tout sur leur passage et jonchant le sol de débris. Nous rencontrons partout de nombreuses marques du passage des

glaciers et nous remarquons une énorme surface calcaire largement sillonnée de ces canaux qu'Agassiz a nommés *coups de gouge*, et dont la direction perpendiculaire aux lignes de stratification de la roche accuse encore plus nettement l'origine; de tous côtés, nous sommes environnés d'énormes blocs erratiques.

A 11 h. 30 min. nous atteignons la Rencluse (2,082 mètr.) et nous sommes fort désagréablement surpris de la trouver occupée par un déserteur français qui remplace, prétend-il, l'Espagnol Sébastiano. Ses vêtements déchirés, son regard en dessous donnent à notre nouvel hôtelier une mine peu rassurante; il est pourtant fort alerte et s'acquitte parfaitement de son métier actuel.

Je rappellerai en quelques mots que la Rencluse est un abri installé au pied d'un escarpement dolomitique, terminant le pic de Paderne et formant le côté Ouest d'une vaste excavation circulaire où s'engouffrent les eaux du glacier de la Maladetta, qui ressortent à quelques kilomètres plus bas et donnent naissance à l'Esserra. Un accident géologique tout semblable jette les eaux du glacier du Néthou dans le gouffre de Toro, les conduit sous terre jusqu'au Goueil de Joueou et de là les verse dans la Garonne. Ces sortes de caveaux souterrains ne sont pas rares dans cette région; ils se sont tous produits aux points de contact du granit et de la dolomie.

Nous étions à peine arrivés que les deux caravanes du Néthou viennent nous rejoindre à la Rencluse. Nous apprenons alors que Mitchot, fatigué (il a plus de soixante ans), ne peut venir avec nous; la bonne volonté lui fait sans doute un peu défaut, et nous voyons combien il est dangereux de gâter les guides, même les meilleurs. Nous décidons aussitôt d'envoyer Louis à l'hospice espagnol; il ramènera Mariano qui remplacera Mitchot.

Cette affaire arrangée, je prends avec moi Barthélemy, Barrau et Coco pour monter à la Dent de la Maladetta;

M. Regnault m'accompagne. MM. Fabre et Gourdon s'occuperont d'explorer les environs de la Rencluse.

Après avoir coupé quelques pins, car je compte faire un nouvel alignement de piquets, nous attaquons le couloir de Paderne et nous sommes bientôt au bord du glacier.

Je puis alors constater qu'il a reculé d'au moins 50 mètr. et que le bourrelet morainique accumulé au pied du glacier, en 1873, a été précipité dans le val supérieur de Paderne qu'il a presque entièrement comblé. Aussi franchissons-nous en quelques minutes ce passage difficile autrefois pour aborder directement le glacier au-dessous de la Dent de la Maladetta.

Malgré la raideur de la pente, nous arrivons sans peine à la coulée de blocs qui descend de la Dent, et, en dépit de nombreuses dégringolades au milieu desquelles Coco commence à n'être plus à son aise, nous atteignons le petit plateau granitique où se trouvent les points de repère que j'ai gravés sur le rocher. Je cherche inutilement des yeux mes chers piquets; pas un ne répond à l'appel: l'ablation et la marche en avant de la masse de glace les ont fait tous disparaître; mais je retrouve intacts mes points de repère.

Barthélemy et Barrau plantent de nouveaux piquets, qu'ils enfoncent profondément. Pendant ce temps, je prends quelques vues des crevasses qui séparent la Dent de la Table de la Maladetta, îlot granitique perdu au milieu du glacier.

Ces opérations terminées, nous gagnons le couloir d'Albe pour aller vérifier la position du bloc Charles, énorme masse de granit descendue de la crête; nous le retrouvons fort avant dans le couloir; le bloc a tourné sur lui-même, il a donc marché probablement plus vite que la glace qui le supporte, et les points de repère gravés sur le rivage ont disparu dans la débâcle qui a comblé le val supérieur de

Paderne ; avec eux ont aussi disparu les tables de glaciers qui formaient la rue d'Albe¹.

A ce moment quelques nuages arrivent ; nous descendons rapidement. Rien n'est plus fatigant que cette série de sauts et d'enjambées au milieu des blocs énormes de la moraine. Nous arrivons au lac de Paderne, nous franchissons le couloir et nous voyons alors nos camarades montant à notre rencontre.

Ils nous disent que la Rencluse est un véritable coupe-gorge ; les touristes de ce matin ont été rançonnés le revolver au poing, et Courrégé a failli être tué pour avoir tenté de désarmer le déserteur. Cet incident nous contrarie fort, mais nous espérons trouver Mariano à la Rencluse et nous n'avons rien à craindre : nous sommes en nombre, et fort heureusement j'ai un revolver sérieux pendu à ma ceinture. A la cabane nous apprenons que Mariano ne peut venir.

Nous tenons alors conseil et nous modifions ainsi notre projet primitif : nous abandonnons l'ascension du Néthou ; l'alignement de piquets est installé, et nous connaissons à peu près tous cette ascension ; nous allons gagner l'hospice espagnol et de là nous ferons la course des Posets par Paoule pour rentrer en France par le port d'Oo.

Il est déjà 7 h. du soir ; nous chargeons en toute hâte notre mulet et nous descendons le plus rapidement possible les lacets de la Rencluse, car le sentier est mauvais et la nuit arrivera bientôt. Nous étions à peine entrés dans le Plan des Estangs que le jour cesse complètement, nous perdons le sentier, après avoir atteint la partie profonde de la gorge. Chacun de nous avait mis dans son sac une bonne provision de journaux destinés à envelopper des échantillons de géologie : ce fut là notre salut. Pas un souffle ne

¹ J'ai tout lieu de croire que cette débâcle a été occasionnée par les tremblements de terre du mois de décembre 1873 ; j'ai constaté alors des éboulements considérables dans les glaciers de la vallée du Lys.

venait agiter l'air. Nous faisons avec les bienheureux journaux de véritables torches. A 8 h. 35 min. nous étions arrivés à l'hospice.

Comme d'ordinaire, la Posada est encombrée d'Espagnols qui demain passeront le port; heureusement notre chambre habituelle est libre, et nous y installons tous nos bagages. Notre préposé en chef confectionne promptement une abondante décoction de Liebig.

Notre repas fini, pendant que nos guides enlèvent la table, nous descendons dans la salle du rez-de-chaussée. M. Fabre n'a pas encore vu ce recoin original, et pour nous il y a toujours nouveau plaisir à contempler une de ces scènes espagnoles si différentes de tout ce que nous offrent les auberges françaises. Cette grande pièce sert à la fois de cuisine, de salon et de dortoir; au milieu pétille un énorme brasier alimenté de nombreux troncs de pins, au-dessus du foyer une grande ouverture pratiquée dans le toit donne passage à la fumée. La lueur rougeâtre des flammes éclaire une nombreuse assistance : des enfants à demi nus gambadent autour du feu, tandis que hommes et femmes font griller des lambeaux de chair encore saignante; d'autres dorment étendus sur le sol ou couchés sur les ballots de laine qu'ils portent en France; enfin un jeune contrebandier, assis sur l'angle d'une méchante table, chante un air nasillard et monotone en s'accompagnant d'une guitare. Lors de mon dernier passage à l'hôtellerie, alors que j'allais en compagnie du général de Nansouty explorer la vallée de Malibierne, un poste de carabiniers occupait l'hospice; l'un d'eux nous avait régalié d'un air de guitare; mais c'était presque un artiste, et sa chanson ne ressemblait guère à celle du contrebandier.

2 Septembre.

La tournée d'aujourd'hui ne doit pas être fatigante; nous devons descendre la vallée de l'Esserra jusqu'au pont

de Cubère, et remonter le Val d'Astos de Vénasque jusqu'à la cabane établie au-dessous du port d'Oo; nous faisons donc la grasse matinée et, à 9 h., nous quittons l'hospice.

Nous traversons le petit bassin situé au-dessous de l'hôtellerie, ancien lac creusé dans la moraine et qui se termine brusquement par une barrière de blocs erratiques; voici les cascades de Ramougnès et de Don Carlos: un nom pareil s'impose à l'objectif, et nous arrêtons quelques instants notre marche.

Nous descendons ensuite rapidement. Cette vallée de l'Esserra est une des plus belles de la région; le mélange du granit aux teintes grises et sévères, de la dolomie au blanc éclatant et des schistes aux mille couleurs produit les plus merveilleux contrastes. Aujourd'hui l'atmosphère est d'une pureté parfaite; un vrai soleil d'Espagne darde ses plus chauds rayons et illumine à plaisir les cimes élevées de la montagne et les sombres sapins du bas de la vallée.

Le sentier serpente tantôt sous bois, tantôt sur des roches conservant encore le poli brillant du passage des glaces, ou contourne d'énormes blocs erratiques.

Nous laissons à gauche les bains de Vénasque, grande caserne perchée sur le flanc de la montagne et dans laquelle les baigneurs sont moins nombreux que les fenêtres dont l'architecte a criblé cette longue et monotone façade.

Bientôt la vallée se resserre brusquement et le torrent se précipite dans une gorge profonde: c'est le défilé des bains. Le sentier est taillé dans le roc, et une porte fortifiée en défendait autrefois l'entrée; un peu plus bas, des ruines plus considérables, *Casa del Rey*, auraient appartenu à un camp fortifié.

Nous sommes maintenant dans la vallée inférieure de l'Esserra. Ce bassin où commencent les champs cultivés est un ancien lac morainique; une petite chapelle consacrée à la Sainte-Vierge indique l'entrée d'un défilé ouvert au

milieu d'un entassement considérable de blocs que le glacier de Gregonio a transporté en cet endroit.

Nous descendons un nouveau gradin, laissant à gauche l'entrée de la vallée de Malibierne, obstruée comme la précédente par un barrage glaciaire ; mais ici l'entassement des débris est encore plus considérable, car le glacier de Malibierne était bien autrement étendu que celui de Gregonio.

A midi nous faisons halte au pont de Malibierne ; quelques nuages apparaissent sur la plaine espagnole, mais nos guides affirment tous qu'ils n'ont rien d'inquiétant. Nous entrons alors dans une région calcaire ; peu à peu cette roche cède la place à des schistes ferrugineux aux mille couleurs et aux surfaces étincelantes comme l'acier ; ils nous accompagnent jusqu'au pont de Cubère.

A 1 h. nous quittons la vallée de l'Esserra pour nous engager dans le Val d'Astos de Vénasque. Après avoir franchi un escarpement considérable, derniers restes de la moraine d'Astos, nous entrons dans une gorge sauvage, où le torrent ne laisse souvent qu'une étroite bande de terrain, mais où l'on suit un bon sentier muletier. Mais le vallon s'élargit peu à peu, et nous sommes bientôt (1 h. 30 min.) en face de la chapelle d'Astos ; au fond de la vallée la masse imposante du Perdighero nous montre de larges plaques de neige ; le Poset nous est caché, et c'est inutilement que nous le cherchons des yeux à chaque détour du chemin.

A 3 h. 50 min. nous atteignons la cabane de Turmes, et nous apercevons sur les pelouses un immense troupeau de vaches ; nous gagnons alors la rive gauche du torrent ; et à 5 h. nous arrivons à la cabane où nous devons passer la nuit.

La cabane d'Astos de Vénasque, où nous conduit Barrau, qui a plusieurs fois accompagné son frère aux Posets, est placée dans un repli de terrain qui la cache aux voyageurs ; mais à quelques pas en avant se dresse un énorme bloc erratique en forme de poire que l'on aperçoit de fort loin.

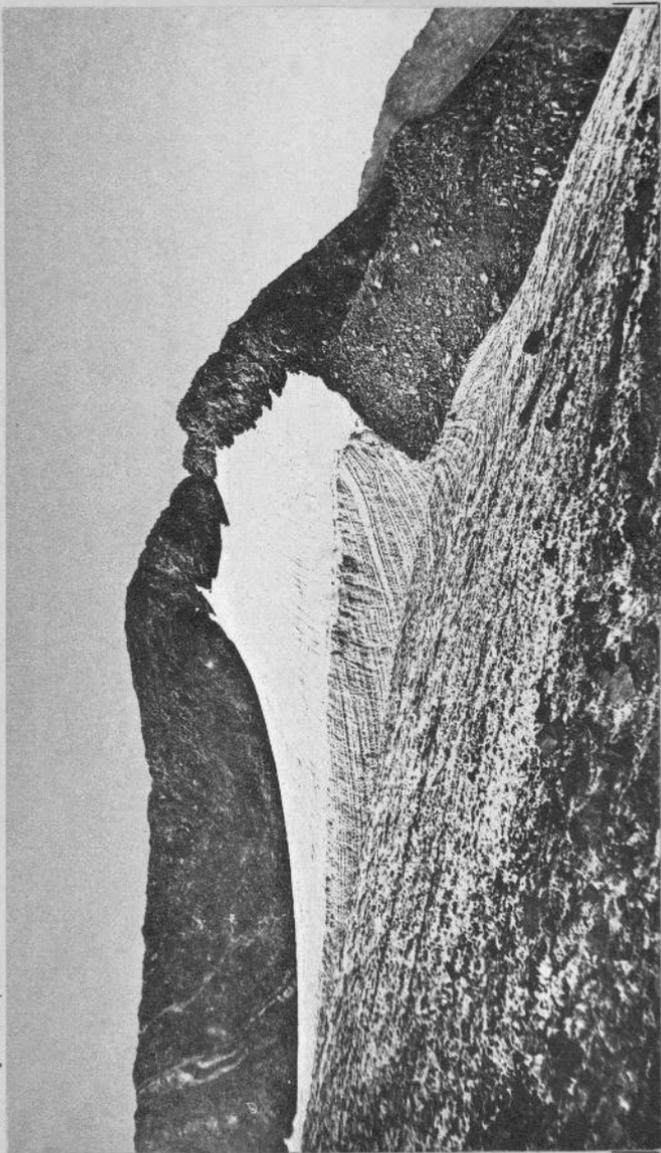
Nous sommes reçus tout d'abord par de magnifiques chiens des Pyrénées aux colliers hérissés d'énormes pointes de fer, et seul un jeune berger répond à l'appel de nos guides : les deux pasteurs sont occupés à rassembler les 3,000 moutons confiés à leur garde. Un d'eux arrive bientôt, il reconnaît Courrége, et consent à nous abandonner la cabane ; il viendra même avec nous demain aux Posets.

Nos hommes ramassent aussitôt une bonne provision de bois pour la nuit, et, pendant que M. Regnault s'occupe du repas, nous faisons tous nos préparatifs pour ne pas retarder le départ du lendemain ; c'est en effet notre journée capitale, nous ne devons rien négliger pour la rendre la plus complète possible.

Nous gagnons enfin notre hutte ; les branches de pins de nos lits sont toutes fraîches, et chacun de nous cherche à s'installer de son mieux ; mes camarades s'endorment les uns après les autres ; pour moi, je ferme à peine les yeux. Coucher à la montagne, la veille d'une grande ascension, me donne une surexcitation nerveuse qui me prive de sommeil. D'ailleurs, pendant toute la nuit, les chiens faisaient un vacarme épouvantable : au reste le ciel était superbe, les étoiles scintillaient du plus vif éclat ; mais peu à peu la température s'abaissa et je dus prier Coco d'allumer du feu dans la cabane.

3 *Septembre.*

A 4 h. je fais lever tout le monde, et à 5 h. nous étions en marche. Bientôt le soleil éclaire les cimes qui nous entourent, l'air est vif, tout nous promet une journée parfaite ; aussi avons-nous tous l'espoir de mener à bonne fin notre escalade des Posets. Barthélemy en arrive même à entonner un de ces refrains montagnards à l'allure originale, mais dont l'harmonie est loin d'être pure. Quoique tout le monde soit chargé, personne aujourd'hui ne trouve son sac lourd.

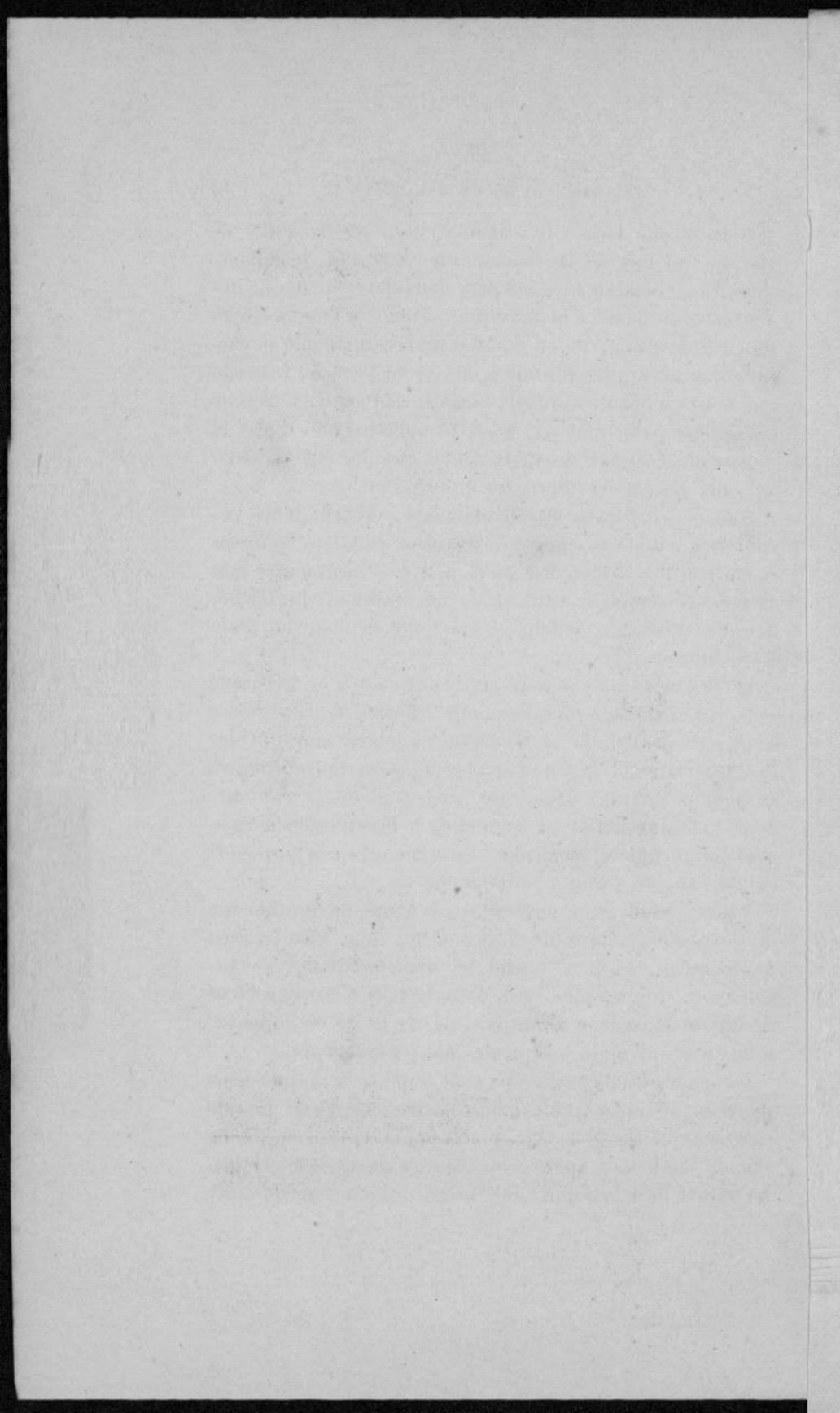


E. T. phot.

GLACIER ET CRÊTE DES POSETS VUS DU COL DE PAOUL

I. Faux sommet et cheminée.

Photolithographie A. Quinsac, à Toulouse.



Nous avons bien vite atteint l'entrée de la gorge de Paoule : en face de la cascade imposante des Hermitans, nous franchissons le ruisseau pour nous élever sur des pentes couvertes de débris schisteux que la Tusse du Poset a lancés tout autour d'elle. De ce point il nous semble que la cascade des Hermitans fournit à elle seule l'eau du ruisseau que nous venons de franchir ; la gorge de Paoule et celle de Gistain ne paraissent pas avoir le moindre filet d'eau, et cependant c'est par ces deux défilés que doivent s'écouler les eaux des glaciers Nord des Posets.

Tout en gravissant les éboulements schisteux, nous récoltons quelques fossiles en assez bon état ; ce sont des *encrines* et des *orthocères* ; nous pouvons reconnaître leur parfaite ressemblance avec ceux du gisement de Bachos dans la vallée de Luchon ; nous sommes donc en plein étage silurien.

Après 2 h. de marche nous arrivons à la brèche de Paoule et nous touchons la première neige : devant nous se dresse le glacier de Paoule et au-dessus la noire muraille des Posets termine l'horizon ; à droite sont les crêtes schisteuses de Gistain, dont les strates aux vives couleurs se contournent de mille façons ; au sommet de la brèche elles deviennent complètement verticales. A gauche un vaste cirque est creusé dans du granit à petits grains.

A peine étions-nous engagés sur la neige que Barthélemy découvre des traces toutes fraîches de l'ours ; c'est lui sans doute qui a causé cette nuit les aboiements des chiens. Quelques minutes plus tard, deux bandes d'isards partent devant nous ; à leur allure il nous est facile de supposer qu'ils sont rarement tourmentés par les chasseurs.

La neige est encore glacée par le froid de la nuit, et nous pouvons atteindre rapidement l'extrémité d'une grande moraine qui longe le glacier et remonte jusqu'au col de Paoule dont nous apercevons déjà les glaces étincelantes. La traînée de débris que nous suivons est une véritable mo-

raine médiane; seulement à son extrémité inférieure elle s'est tellement rapprochée du bord Est du glacier qu'elle a toute la physionomie d'une moraine terminale.

Nous installons une première fois nos appareils photographiques, et, pendant que les plaques posent, je fais remarquer à mes camarades tout l'intérêt que présente la composition de cette moraine; elle est si bien caractérisée que je ne connais pas dans les Pyrénées d'exemple plus complet de la formation par les glaces des galets striés.

Les débris que rejette le glacier sont de deux sortes : les uns sont granitiques et proviennent de l'Est; les autres, schisteux, sont formés par la crête des Posets; ils sont mêlés sans ordre et entassés confusément. Les uns, d'une dimension considérable, sont descendus en roulant sur le glacier; les autres, au contraire, sortent pour ainsi dire sous nos yeux du sein de la masse glacée. Les débris granitiques sont intacts, leurs surfaces sont vives, leurs arêtes tranchantes; les fragments schisteux sont en partie polis, leurs angles grossièrement émoussés; ils portent sur toutes leurs faces des stries, des rayures plus ou moins profondes, à directions multiples : c'est le caillou strié au moment même où il apparaît hors du glacier; nous trouverons, selon toute probabilité, dans les régions supérieures du glacier, la première phase de ce phénomène.

Nous bouclons de nouveau nos sacs. MM. Fabre et Regnault prennent sur la droite avec Barrau, dans l'espoir de trouver un chemin moins fatigant sur le glacier; pour moi je continue directement, car je tiens à suivre le bord Est de cette moraine. Le froid de la nuit avait consolidé dans une même masse de glace les débris que nous gravissions et la montée était assez facile; mais bientôt la chaleur du soleil commença à fondre ce ciment bienfaisant; les blocs glissaient sous nos pieds, et l'ascension devint des plus fatigantes.

A 10 h. nous atteignons le col (2,900 mètr.), et devant nous

se dresse la crête extrême du Poset, et la cheminée par où nous devons aborder cette muraille qui tout d'abord paraît infranchissable.

Les bagages sont mis à terre, et, pendant que M. Regnault préside au déballage du déjeuner, M. Gourdon aide, tantôt M. Fabre, tantôt votre serviteur, à installer les appareils photographiques. C'est une des plus merveilleuses vues que jamais objectif ait enserrées dans ses étreintes; aussi prenons-nous toutes les précautions possibles pour obtenir de bons clichés.

Avant de quitter le col, je montre à mes compagnons le point de départ des cailloux striés que nous avons reconnus au bas du glacier. Le plateau glacé sur lequel nous nous trouvons est entièrement couvert de débris schisteux. Ils proviennent tous de la muraille du Poset; ils sont anguleux et aucun d'eux n'a encore perdu cet enduit ferrugineux qui cache leur couleur noire sous une teinte rougeâtre. Le glacier emporte tous ces débris dans sa marche en avant; en se recourbant brusquement au col il se fissure de tous côtés, et nous pouvons suivre des yeux les schistes qui viennent tous tomber dans les crevasses et gagner ainsi les parties profondes du glacier. A peine le col est-il franchi que les débris granitiques des crêtes qui dominent à l'Est le cirque de Paoule viennent à leur tour s'enfouir dans le glacier. Plus bas enfin le mécanisme de l'ablation les fait ressortir de leur tombeau glacé et nous avons vu déjà la transformation opérée par le frottement de ces débris les uns contre les autres sous l'énorme pression du glacier : je peux donc faire toucher du doigt à mes camarades toutes les phases de formation des cailloux striés, et la démonstration est ici aussi claire et aussi complète que possible.

A 11 h. 30 min. nous attaquons le glacier qui doit nous conduire au but : la marche est d'abord facile, car les pentes sont faibles, et nous marchons droit vers la cheminée. Bientôt la surface du glacier se relève et nous sommes

obligés de décrire de nombreux lacets ; mais une forte couche de neige à demi glacée tient admirablement le pied. Aux deux tiers du chemin la montée devient assez difficile ; nous mettons des crampons, et la marche de la caravane se ralentit.

J'étais passé en avant, laissant aux guides le soin de venir en aide aux moins aguerris, lorsque j'entends une vive discussion entre nos hommes : deux cheminées s'ouvrent devant nous ; l'une, à droite, est facile à atteindre ; l'autre, à gauche, a mauvaise mine, surtout pour moi qui peux voir le large fossé qui la sépare du glacier. Barrau affirme que cette dernière est seule praticable et ses camarades prétendent que celle de droite sera bien plus facile ; enfin, au milieu de toutes ces contestations, l'Espagnol vient encore augmenter la confusion en déclarant qu'il ne veut pas aller plus loin, ni descendre seul. A force d'invectives, nos montagnards réussissent à lui faire reprendre l'ascension et nous sommes bientôt réunis sur le bourrelet qui aboutit au passage des cheminées. Je fais donner alors aux uns et aux autres les motifs qui les font varier sur la route à suivre, et, me rendant aux arguments de Barrau, je le mets en tête et je passe après lui pour vérifier la route. Barthélemy doit veiller sur le reste de la bande. Au même instant un bruit épouvantable nous fait tourner la tête et nous assistons à une chute de rochers ; une masse considérable de schistes, détachée de la muraille des Posets, s'abat avec fracas, projetant à la surface du glacier une longue traînée de débris.

Nous côtoyons la Bergschrund qui sépare le glacier de la muraille ; la crête aiguë de glace est heureusement couverte de neige et il est facile d'éviter les accidents. La pente du glacier devient très-forte en face de la cheminée, et nous pouvons apercevoir de nombreuses crevasses dissimulées par des ponts de neige : je regrette alors d'avoir laissé la corde comme inutile au col de Paoule. Je fais passer ma

hache à Barthélemy ; il a bien vite taillé dans la glace une série de marches, et il me fait signe de passer rapidement sur un pont de neige : nous sommes bientôt tous réunis de l'autre côté ; l'Espagnol même est passé ! Nous nous arrêtons un instant pour enlever nos crampons, et c'est à grand-peine que chacun trouve un petit espace sur lequel il parvienne à se maintenir ; nous nous engageons ensuite dans la cheminée ; malgré les débris qui partent continuellement sous nos pieds, nous gagnons assez rapidement la crête, et nous pouvons apercevoir enfin devant nous le sommet des Posets.

Cette crête est loin d'être commode : elle n'a pas plus d'un mètre de largeur, et, à droite comme à gauche, des précipices vertigineux nous montrent à quelques cents pieds au-dessous de nous les glaciers et leurs crevasses. Nulle part la roche ne tient et l'on est toujours obligé de chercher son équilibre sur des débris roulants. Pour le coup l'Espagnol, se couchant à terre, déclare qu'il ne fera pas un pas de plus.

Le fait est que le passage est désagréable et de beaucoup plus difficile que le fameux pont de Mahomet du Néthou. Aussi je trouve inutile de stationner en cet endroit et je monte en avant avec M. Gourdon laissant aux guides le soin de faire arriver nos compagnons. A 4 h. nous atteignons la cime, et nos hommes sont tous fiers d'être arrivés sans encombre au sommet le plus difficile de la région, sans guide attiré ; aussi je ne sais ce qu'ils n'entreprendraient pas pour nous prouver leurs qualités de vrais montagnards ; Coco surtout, maintenant qu'il a atteint le but, ne cesse de vanter ses exploits.

De même que l'arête que nous venons de suivre, le sommet est entièrement couvert de débris. L'état de dislocation des hautes cimes m'avait toujours vivement frappé : au Néthou j'avais inutilement cherché quelle était la cause certaine de cet état de désagrégation de la roche. Je ne

pouvais admettre que cet effet eût été produit, comme le soutiennent quelques géologues, par des commotions du sol, et il me semblait plus rationnel d'attribuer ce phénomène à l'influence des agents atmosphériques. Mais, si les preuves manquaient au Néthou, aux Posets le doute n'était plus possible; car les roches du sommet portaient de nombreuses traces du passage de la foudre: la surface du schiste avait été fondue en maints endroits, et nous pûmes facilement récolter de beaux échantillons de fulgurite.

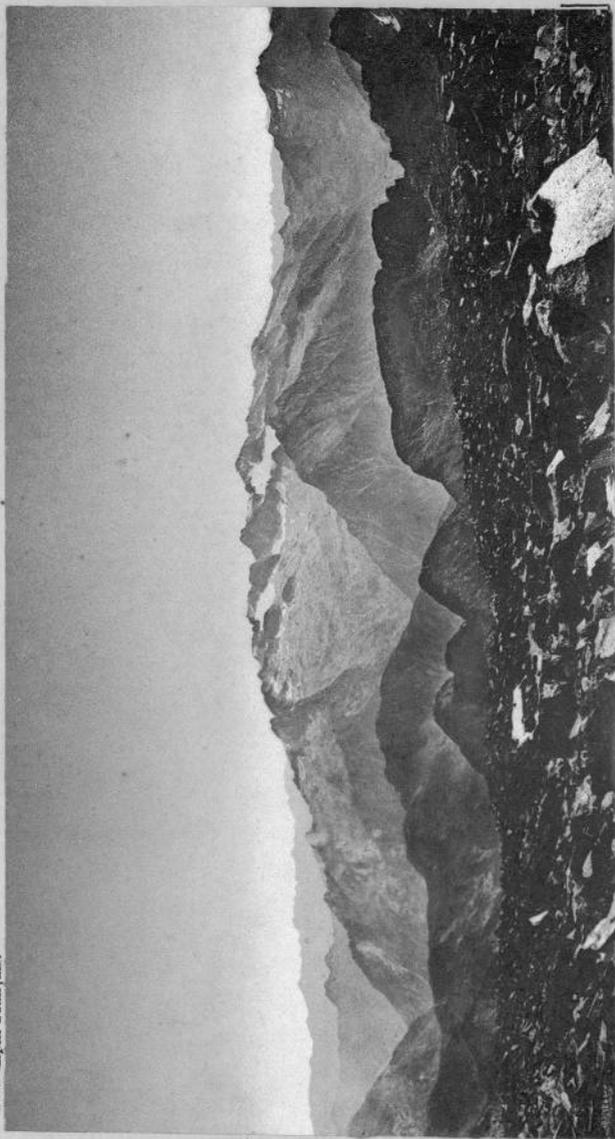
Au Néthou la foudre est probablement le grand agent destructeur, mais le granit n'a pas conservé de traces de son passage.

Un soleil ardent avait fait monter nos thermomètres à $+ 20^{\circ}$ à l'ombre; quelques nuages s'élevaient déjà dans la région du Cotiella, et l'orage menaçait de nous arriver rapidement; aussi, sans perdre de temps, chacun de nous se hâta de remplir le rôle qui lui a été dévolu.

Tout en installant nos appareils, nous admirons le splendide tableau qui se déroule à nos pieds: « Aucune plume, « dit Russell, ne saurait décrire la grandeur de cette vue, « qui est pour moi la plus splendide des Pyrénées. C'est l'observatoire par excellence, isolé, immensément haut, et « d'où l'on voit tout. »

Nous ne pouvons malheureusement pas voir complètement cet admirable panorama; de gros nuages orageux envahissent peu à peu la région du Mont-Perdu: c'est à peine si nous avons le temps de distinguer le Vignemale, le Balaïtous, et, dans le fond, le pic du Midi d'Ossau. Nous voyons mieux Néouvielle, et le pic du Midi de Bigorre. Clarabide, Oo, sont en face de nous, et aucun détail ne nous échappe de ce côté.

La masse granitique de cette dernière région nous laisse voir, au milieu des teintes grisâtres de la roche primitive, de longues bandes colorées de gneiss rougeâtre; enfin nous pouvons suivre des yeux les mille contournements des

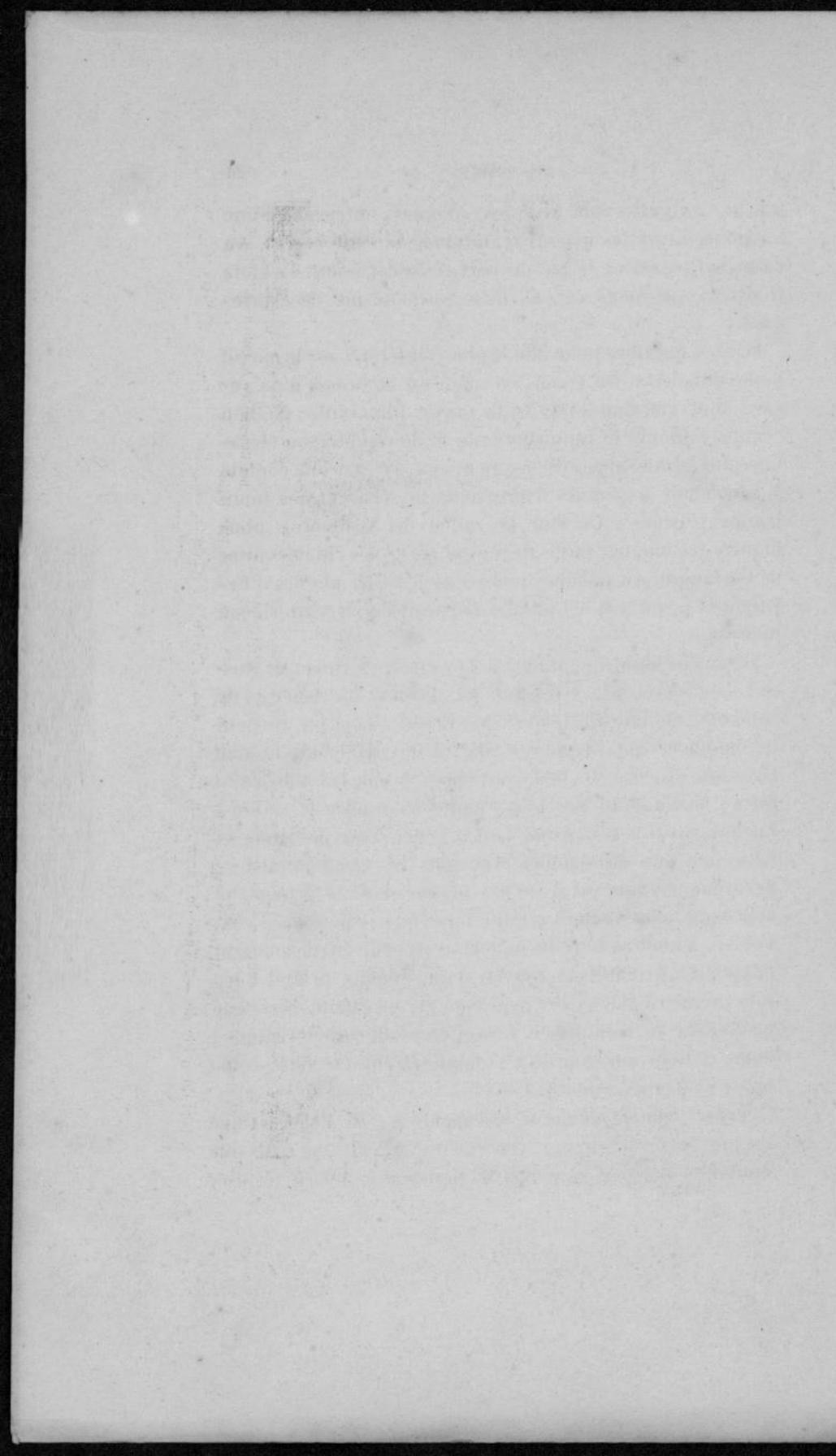


E. T. phot.

Photolithographie A. Quinsac, à Toulouse.

MASSIF DES MONTS-MAUDITS VU DU SOMMET DES POSETS.

1. Port de la Picade. — 2. Tusse de Bargas. — 3. Pic d'Albe. — 4. Pic de la Maladetta. — 5. Pic du Milieu. — 6. Pic de Néthon.
7. Vallée de Malibierne. — 8. Pic de Malibierne.



schistes qui, alternant avec les dolomies, entourent d'une longue ceinture les masses granitiques de cette région. Au delà, le Quairat et le pic du port d'Oo dépassent la crête frontière que nous voyons bien jusqu'au pic de Sauvegarde.

Mais ce qui offre pour moi le plus d'intérêt, c'est le massif de la Maladetta. Du Poset, en effet, on embrasse d'un regard tout l'ensemble de cette masse imposante; Néthou occupe toujours le rang suprême, et de ce côté son élévation plus grande apparaît encore mieux, car, à droite comme à gauche, de profondes dépressions le séparent des montagnes voisines. Au Sud la vallée de Malibierne nous montre ses longues forêts de pins et les crêtes éblouissantes de Castanèze. Au-delà des nuages cachent les plaines d'Espagne et peu à peu le Cotieilla disparaît derrière un rideau menaçant.

Je me fais montrer par Barrau la route qu'a suivie M. Russell dans sa récente ascension par l'Ouest. Barthélemy, de son côté, me fait voir la route par Eristé. Coco, lui, ne peut me montrer que sa gourde vide; il fait si chaud, et une chambre obscure sur le dos est chose si lourde! mais Coco est au sommet du Poset! personne ne voudra le croire à Luchon, assure-t-il. Aussi faut-il céder à sa demande et faire une vue du sommet avec tous les excursionnistes; personne ne consent à ne pas figurer dans le groupe, et mes camarades veulent à toute force que je pose avec eux. J'arrive à mettre tout le monde d'accord, en découvrant l'objectif à distance, au moyen d'une longue ficelle. Coco a la première place dans le groupe photographié, personne ne pourra se tromper en voyant ce profil caractéristique; enfin il tient une gourde à la main, et elle est vide; comment ne pas reconnaître Coco?

Tandis que je démonte les appareils, M. Fabre rédige un procès-verbal de notre ascension et l'enferme dans une bouteille. Pendant ce temps M. Gourdon m'aide à récolter

quelques échantillons de roche, puis je compte les pulsations du pouls de chacun d'entre nous, afin de constater l'influence de l'élévation à laquelle nous sommes (3,367 mètr.) sur les battements du cœur. J'avais avant le départ de la cabane de Paoule fait une observation semblable; voici les chiffres que j'ai obtenus dans ces deux stations :

	A la cabane.	Aux Posets.
MM. Gourdon	84	124
Fabre.....	108	124
Regnault.....	84	96
Trutat.....	76	120
Barrau.....	80	100
F. Redonnet (Coco).....	90	112
Barthélemy.....	84	120

Comme on le voit tout d'abord, au sommet, le nombre des pulsations était beaucoup plus considérable pour chacun de nous, et cela après 1 h. de repos. Ces chiffres présentent quelques anomalies faciles à expliquer.

M. Fabre et M. Gourdon ont tous les deux 124 pulsations au sommet, tandis qu'à Paoule M. Fabre en compte 108 et M. Gourdon 84 seulement; mais ce dernier est habitué à la marche, et ses organes reprennent rapidement leur équilibre habituel; M. Fabre, au contraire, n'a pas l'habitude de la montagne; un tempérament éminemment nerveux produit chez lui une excitation générale qui motive la rapidité de ses pulsations; cette rapidité s'est maintenue pendant toute la durée de la course; et si, au sommet, il ne surpasse pas celles de M. Gourdon, c'est que, atteint au passage de la cheminée par le mal des montagnes, il a été forcé de rester en repos dès qu'il est arrivé et de s'asseoir presque tout le temps; ses pulsations ont dû se modérer. M. Gourdon, au contraire, cherchant de tous côtés, remuant toujours, cassant des pierres, n'a pas eu un moment de repos; son pouls ne s'est donc pas calmé.

M. Regnault est celui chez lequel le pouls bat le moins

vite au sommet, et cependant il est sans conteste le moins robuste de la bande ; mais il a pris plus de repos que les autres, il a donné à son pouls le temps de se calmer, de plus il est habitué à la montagne, et les hautes régions semblent avoir peu d'influence sur son organisme.

Barrau vient après M. Regnault, mais Barrau est le plus âgé de nous tous, et il est *entraîné* par des marches continuelles.

Les autres chiffres confirment tous cette conclusion : les pulsations augmentent avec l'altitude, mais la diversité des tempéraments et les circonstances particulières de l'ascension amènent de nombreuses variations.

A 2 h. 15 min. nous quittons le sommet, et nous retrouvons l'Espagnol couché à l'extrémité de la cheminée. Barrau passe en tête, je le suis. La position n'était pas agréable, car des débris de rochers partaient de tous côtés. Nous étions au moment d'atteindre le glacier lorsque je sens tout d'un coup le rocher fuir sous mes pieds : par un violent effort je me jette en arrière, en même temps que Barthélemy me retient en me saisissant par l'épaule : le rocher continue sa course, et nous pouvons le voir disparaître dans une crevasse. Tout cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair, sans un mot échangé, et sans que j'eusse eu conscience du danger auquel je venais d'échapper. La pâleur de mes camarades me fit seule comprendre ce qui venait d'arriver. Mais ce n'était pas le moment de perdre la tête, et, craignant un nouvel accident, je presse la descente le plus possible.

Le passage du pont de neige a lieu sans encombre, quoique le soleil en ait singulièrement ramolli la surface. En quelques minutes nous avions franchi le bourrelet terminal du glacier ; j'ôte mes crampons, et je propose à Barthélemy une glissade ; nous partons appuyés sur nos bâtons.

Au col de Paoule, les nuages paraissent moins menaçants, aussi faisons-nous halte quelques instants.

Ce matin le cirque de Paoule était plongé dans un calme complet ; ce soir, au contraire, les mille ruisselets du glacier se font entendre de tous côtés ; en bas nous côtoyons un véritable torrent qui s'engouffre dans une large crevasse, au-dessus de laquelle repose un énorme bloc de granit. Nous récoltons, chemin faisant, quelques belles plaques de roches striées ; dans mon opinion il n'existe pas dans les Pyrénées une autre localité aussi remarquable sous ce rapport que la moraine de Paoule, et je la recommande tout spécialement aux *glacéristes*.

Nous arrivons rapidement au défilé de Paoule : là nous constatons que l'eau fournie par le glacier a complètement disparu ; elle a dû se déverser tout entière dans la crevasse que nous venons de rencontrer au bas du glacier.

Au-dessous de la Tusse du Poset nous abandonnons le chemin que nous avons suivi le matin, pour couper à droite sur des pentes herbeuses qui nous conduisent rapidement au bord du torrent. L'Espagnol nous montre alors une ouverture de la montagne par où s'échappe une masse d'eau considérable ; ce matin nous ne nous étions pas doutés de sa présence, car elle était presque entièrement à sec. Ce gouffre doit être le déversoir des eaux du glacier que nous avons vues s'engloutir sous la glace : il se produit là un phénomène absolument semblable à celui que nous avons déjà rencontré au trou de Toro et à la Rencluse.

A 6 h. nous arrivons à la cabane : Courrégé et Louis ont préparé le repas ; mais il a peu de succès, car la journée a été rude, et nous avons tous hâte de nous reposer. Demain nous aurons une longue journée de marche, puisque nous comptons rentrer à Luchon par le port d'Oo.

Heureusement le temps se maintient au beau, l'orage de la plaine espagnole s'est dissipé, et bientôt la lune vient éclairer la gorge où nous campons.

Les chiens ont-ils été tranquilles cette nuit ? aucun de

nous ne saurait le dire, tant la fatigue nous procura un profond sommeil.

4 Septembre.

Il était grand jour quand tout fut prêt pour le départ : à la vérité nous avons tenu à faire honneur à l'excellent lait de chèvre que les pasteurs avaient recueilli pour nous, et il avait été nécessaire de répartir le mieux possible nos bagages. Courrége et Louis doivent rentrer à Luchon avec le mulet par la vallée de l'Esserra et le port de Vénasque, tandis que nous allons passer par le port d'Oo.

A 6 h. 30 min. nous quittons la cabane, et la montée commence aussitôt : elle se fait d'abord sur des pelouses ; nous traversons ensuite un chaos de blocs de granit descendus de la crête et qui reposent sur de larges surfaces moutonnées et polies par les anciens glaciers. Nous sommes dans la région du granit d'Oo, magnifique roche admirablement caractérisée, et que l'on reconnaît facilement aux grands cristaux d'orthose qu'elle renferme.

A 8 h. nous sommes en vue d'un petit lac creusé aux pieds du pic des Hermitans, sorte de contre-fort détaché vers le Sud et qui sert de point de repère pour gagner le port d'Oo, qui se trouve à l'Est de cette montagne.

A 10 h. 45 min. seulement nous atteignons le port (3,001 mèt.) ; nous avons perdu une grande heure en nous obstinant à chercher un passage trop à gauche. Nous contemplons alors une dernière fois les régions que nous venons de parcourir : aujourd'hui surtout l'air est d'une transparence parfaite, et la brillante clarté d'un soleil encore espagnol nous permet de saisir les détails les plus minutieux.

Nous installons nos appareils, et bientôt nous avons fait une abondante récolte de clichés du plus haut intérêt.

A 11 h. 30 min. nous abandonnons enfin ce magnifique

observatoire, et nous traversons facilement le glacier sur une moraine qui va se précipiter dans le lac glacé. Nous laissons bientôt cette voie, car le glacier se recourbe brusquement et devient impraticable, et nous descendons par les rochers de Spijeoles : à midi nous sommes en face du lac glacé ; M. Regnault décide que l'heure du déjeuner est arrivée, et nous faisons halte.

Nous étions alors en face de la cheminée de Montarqué ; mais nous ne daignons pas faire grande attention à cette chétive montagne, lorsque nous croyons apercevoir un promeneur à l'extrémité Nord de la crête. Aussitôt nos hommes se mettent à héler l'inconnu, et c'est à qui poussera le plus beau cri de montagne. Un coup de cornet leur répond, un autre individu apparaît, puis un second, puis un troisième. Barrau suppose alors que son frère fait partie de la bande, il jette *son cri*, et bientôt son frère lui répond par le sien. Chaque guide a en effet son cri particulier, et il leur est facile ainsi de se reconnaître en montagne à de grandes distances.

Le déjeuner est rapidement terminé, car nous avons encore une longue course à faire avant d'atteindre Luchon : aussi nous arrêtons-nous à peine pour photographier quelques-uns des magnifiques pols de Saoussat, et c'est au pas de course que nous descendons les lacets du lac d'Oo. A 5 h. nous arrivons à la cabane d'Astos d'Oo, mais nous n'y faisons qu'une très-courte halte, et nous reprenons la route de Luchon.

Aucun de nous n'est fatigué, et comment l'être après une course aussi belle et si heureusement menée à bonne fin ? Peu à peu le pas de la caravane s'allonge d'une façon surprenante, et voilà Coco qui prend le trot. Barthélemy réclame pour que l'on ne néglige pas de ramasser quelques échantillons, son sac n'est pas encore plein à son gré. « Ah ! ces guides à plaques croient être les seuls à faire de grandes courses ; nous leur apprendrons comment l'on se passe

« d'eux, et comment l'on sait porter en même temps un
« bon sac, bien rempli de cailloux. »

A 8 h. enfin nous entrons à Luchon, et notre petite troupe intrigue les habitants du faubourg : « Les carlistes ! » crient les enfants, et la sentinelle du poste se demande ce qu'elle doit faire ; mais Coco jette son nom, et nous passons sous la haute protection de ce sobriquet populaire.

Je ne puis terminer le récit de cette excursion sans rendre le meilleur témoignage à tous nos hommes ; ils se sont tous parfaitement conduits : Barrau connaît bien la montagne ; Barthélemy sera bientôt un guide de premier ordre, enfin Coco est toujours content ; et tous trois portent sans sourciller un sac lourdement chargé.

EUGÈNE TRUTAT,

Conservateur du Musée d'histoire naturelle de Toulouse,
Membre du Club Alpin Français
(section des Pyrénées Centrales).

